

**www.e-rara.ch**

**Mémoires de Félix Platter, médecin bâlois**

**Platter, Felix**

**Genève, 1866**

**ETH-Bibliothek Zürich**

Shelf Mark: Rar 42685

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-80968>

Voyage à Montpellier.

---

**www.e-rara.ch**

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

---

**Nutzungsbedingungen** Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

**Terms of Use** This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

**Conditions d'utilisation** Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

**Condizioni di utilizzo** Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

rédigeai en tables le *Compendium Fuchſii* & aſſiftai aux leçons du D<sup>r</sup> Joh. Huberus qui étoit *profefſor medicus*. Il recevoit un traitement annuel de 100 couronnes & commentoit le livre d'Hippocrate *De naturâ humanâ*. J'entendis encore d'autres profefſeurs : ainſi ſe paſſèrent le printemps & l'été. A côté de cela, j'avois beaucoup de ſoucis : mon père étoit chargé de dettes & d'intérêts à payer, d'où naiſſoient entre ma mère & lui de fréquentes altercations qui m'étoient fort pénibles.

### Voyage à Montpellier.



ES mon enfance je n'avois nulle autre ambition que d'être reçu docteur en médecine. Mon père approuvoit mon deſſein, car lui-même avoit étudié la ſcience de guérir. Il m'entretenoit du rang honorable qu'occupoient les *doctores medicinæ*, il me les montrait quand ils paſſoient dans la rue en chevauchant. Auſſi, conſidérant que j'avois atteint l'âge de 15 ans, que j'étois ſon unique enfant & que plus vite j'aurois obtenu mon grade, plus vite je reviendrois à la maiſon, mon père réſolut de m'envoyer à Montpellier où florifſoit l'enſeignement de la médecine. Il ſ'y étoit

étoit pris plusieurs années d'avance pour arranger un échange : il défireoit que je remplaçasse Frédéric Rihener qui séjournoit à Montpellier depuis trois ans déjà & faisoit échange avec les fils de Laurentius Catalanius.

En ce moment avoit lieu la foire de Francfort, que les marchands de Lyon ont coutume de fréquenter ; mon père décida qu'à leur retour ils m'emmeneroient avec eux. Thomas Schœpfius, maître d'école de Saint-Pierre, vouloit également se rendre à Lyon. Or ma jeunesse exigeoit que quelqu'un veillât sur moi. Nous commençâmes les préparatifs du départ ; pour six couronnes mon père m'acheta un petit cheval. La peste sévissoit toujours cruellement. Nous attendîmes avec impatience le retour des Lyonnais & surtout d'un certain Beringer ; mais ce dernier passa par Bâle à notre infu : plus moyen de compter sur les marchands. Pourtant il en arriva un, Robertus, de Paris, qui s'acheminoit sur Genève : c'étoit un homme de manières distinguées. Nous nous associâmes à lui, avec l'intention de séjourner à Genève afin d'y trouver une nouvelle occasion.

Le dimanche 9 octobre, mon père m'enveloppa dans de la toile cirée deux chemises & quelques mouchoirs ; il me remit pour le voyage quatre couronnes d'or, qu'il eut la précaution de coudre dans mon pourpoint, & trois couronnes en monnaie. Cet argent, me dit-il, étoit emprunté comme celui qui avoit servi à payer mon cheval.

Mon père me fit auffi cadeau d'un écu valaisan frappé sous le cardinal Mathieu Schinner; plusieurs années après, je rapportai cette pièce à la maison. Ma mère me donna une couronne. D'un ton très-sérieux, mon père m'avertit de ne point faire fond sur ma position de fils unique, parce qu'il avoit des dettes nombreuses, quoique son bien en couvrît le montant. Il exprima l'espoir que j'étudierois avec zèle, me rendrois maître de mon art & agirois auprès de Catalan pour être reçu en échange. Du reste, il m'assura qu'il ne m'abandonneroit jamais.

A notre dernier souper il convia maître Franz, ce qui fut loin de me déplaire. J'en conclus que tout étoit réglé pour mon mariage. On nous servit, outre un lapin rôti, un pigeon que j'avois pris plaisir à élever & que ma mère tua sans m'en prévenir. Elle aimoit son franc parler, ma mère : lorsqu'elle vit Daniel Jeckelmann faire mine d'allumer la lanterne pour reconduire son père, elle me dit : « Félix, affieds-toi à côté de Daniel, vous pourriez bien un jour être beaux-frères. » J'obéis, mais sans paroître avoir entendu. Le repas n'étoit point fini quand on vint chercher en toute hâte maître Franz pour aller saigner Batt Meier, qui ressentoit les premières atteintes de la peste. En conséquence, neuf heures avoient à peine sonné que M. Jeckelmann me fit ses adieux, me souhaita beaucoup de bonheur & se retira.

Le lendemain 10 octobre, Thomas Schœpfius

& notre compagnon Robertus se présentèrent à cheval, passé 9 heures, de sorte qu'il étoit déjà tard quand nous fûmes prêts à partir. Je pris congé de ma mère qui pleuroit : elle s'imaginoit ne plus jamais me revoir, vu le long séjour que je devois faire à l'étranger. En outre, elle appréhendoit que Bâle ne fût saccagé de fond en comble, parce que l'empereur Charles-Quint campoit devant Metz.

Nous nous mîmes en route. Mon père, qui vouloit nous faire la conduite, étoit allé nous attendre à Liestal. Là, comme je descendois l'escalier, les éperons dont je n'avois pas l'habitude m'embarassèrent & je faillis rouler du haut en bas de la rampe. Nous dînâmes à l'auberge de la *Clef*. L'hôte, père de Jacob Martin qui étudioit à Bâle, me fit cadeau de l'écot. La journée étoit avancée quand nous quittâmes la table. Mon père nous accompagna jusqu'à la porte de Kappel ; alors il me tendit la main, voulut prendre congé & dire : *Felix, vale!* mais il ne put prononcer *vale* ; il dit : *Va...* & partit tout triste. Je me sentis ému jusqu'au fond du cœur & je continuai navré un voyage dont la perspective m'avoit tant de fois réjoui.

Le 13 d'octobre, le ciel se mit à la pluie. A ce moment Thomas s'écarta & nous dûmes l'attendre longtemps. Survint la nuit accompagnée d'un brouillard épais. Nous nous égarâmes dans un bois du Jorat où pour l'heure il n'étoit pas sûr de voyager. Nous ne souhaitions qu'une

grange, un abri quelconque afin de nous garantir de la pluie. Après avoir bien erré, nous parvîmes enfin à un petit village, mais on refusa de nous y héberger. Alors nous louâmes un gars qui nous montra le chemin à travers la forêt & nous atteignîmes au milieu de la nuit un endroit nommé Messières. Il y avoit là une méchante auberge; loin à la ronde les maisons étoient rares. Nous fûmes reçus par une hôtesse; le logis n'avoit qu'une pièce avec fenêtrés, au rez-de-chauffée. Autour d'une longue table étoient assis des mendians & des payfans favoyards. Devant eux, des châtaignes rôties, du pain noir & de la piquette.

Fuir de ce lieu, nous l'eussions désiré, mais nous étions si trempés, il faisoit si noir que le seul parti à prendre étoit de rester, quoique l'hôtesse déclarât qu'elle n'avoit ni lit ni écurie. Tant bien que mal nous remisâmes nos chevaux dans une étable étroite & basse; ils demeurèrent toute la nuit sellés & bridés. Quant à nous, il fallut nous asseoir à côté de ces personnages à mine suspecte & nous contenter du même ordinaire. Nous eûmes bientôt vu à quelles gens nous avions affaire, car ils examinoient nos armes & nous rudoyoient, malgré notre soin à ne pas leur en fournir l'occasion. Ils buvoient à force & ce fut en chancelant qu'ils allèrent se coucher hors de la salle devant le feu qui flamboit encore. Ils ne tardèrent pas à s'endormir, de sorte que nous l'échappâmes belle, car ils avoient médité de nous

faire un mauvais parti, comme nous l'apprit le lendemain matin notre guide qui passa la nuit avec eux sur la paille.

Grande étoit notre inquiétude. Après avoir fermé les volets, nous poussâmes devant la porte un mauvais lit qui se trouvoit dans la chambre; puis, ayant posé sur la table nos rapières nues, nous restâmes à veiller ainsi jusqu'au jour. J'étois jeune & point encore accoutumé aux aventures de voyage; j'éprouvois donc de la crainte & de la mauvaise humeur. Au bout de je ne fais combien d'heures, voyant ces gens en train de cuver leur vin (nous les entendions ronfler), Robertus & Thomas décidèrent qu'il nous falloit sortir à tout hasard, prendre sans bruit nos montures & déguerpir, n'importe dans quelle direction. Nous avions payé notre souper. En conséquence nous écartons doucement le lit de devant la porte & nous voilà dehors. Tous dorment. Nous courons à l'étable & enfourchons nos chevaux. A ce moment arrive notre guide; il informe Robert (le seul de nous trois qui comprît le françois) que les coquins ont comploté d'aller de bonne heure nous attendre au milieu de la forêt & de nous y attaquer. Dieu mit à néant ce mauvais dessein en les plongeant dans un profond sommeil, & il étoit encore de grand matin, il s'en manquoit bien de trois heures que l'aube parût.

Nous promîmes un bon pourboire au gars s'il nous faisoit rejoindre la route de Lausanne

par des sentiers de traverse; nous pouvions craindre, en effet, que ces détrouffeurs ne s'embusquassent sur le chemin ordinaire. Enfin, après bien des tours & des détours, au moment où commençoit le crépuscule, nous débouchâmes sur la grande route de Lausanne. Nous rendîmes grâces à Dieu. Vers midi nous entrâmes à Lausanne, mouillés jusqu'aux os, exténués de fatigue; nos chevaux, qui n'avoient rien mangé depuis 24 heures, n'étoient pas en meilleur état. Quand nous racontâmes à Lausanne le danger que nous avions couru, en précisant les localités, on nous répondit qu'aucun de nous n'eût-il échappé, il n'y auroit rien eu là d'étonnant: une bande commettoit alors dans le Jorat des assassinats multipliés; son chef s'appeloit « le grand Pierre ». Peu de temps après il fut roué à Berne &, entre autres aveux, il déclara que tout récemment, à Messières, il avoit formé le projet d'occire des étudiants. C'est ce que Thomas apprit à Berne à son retour de Montpellier, où il me l'écrivit.

Le 15 d'octobre nous nous acheminâmes sur Genève, le long du lac, par les petites villes de Coppet & Nyon. Après dîner nous visitâmes Genève, & comme on remarquoit avec surprise mes cheveux que, selon la coutume du temps, je portois longs depuis mon enfance, j'allai aux étuves me les faire couper pour la première fois. Ce fut, je suppose, cette opération qui me valut un catarrhe, malaise dont jusqu'alors je

n'avois jamais souffert. Je me rendis chez M. Calvin, à qui je remis la lettre par laquelle mon père lui recommandoit Schœpfius & moi. Dès qu'il en eut pris connoissance, Calvin me dit : « *Mi Felix*, tout s'arrange pour le mieux : j'ai justement un excellent compagnon de voyage à vous donner, un aide-chirurgien, Michael Edoardus, de Montpellier même. Il doit se mettre en route demain ou après-demain ; c'est le guide qu'il vous faut. » La nouvelle nous fut d'autant plus agréable que Robertus restoit à Genève. Donc nous attendîmes le moment de partir jusqu'au dimanche 16 d'octobre. Le matin de ce jour j'entendis Calvin prêcher devant une très-nombreuse assistance, mais je n'y compris rien.

A notre entrée à Avignon, cité considérable qui appartient au pape, Michael Edoardus me planta là. Il s'en fut loger chez un maître monnoyeur de ses amis & me laissa de l'autre côté du grand pont sur le Rhône, dans la partie de la ville qui s'appelle Villeneuve. Je descendis à l'hôtellerie du *Cog*, un mauvais gîte hanté par des bateliers aux larges chausses & aux bonnets bleus. J'avois grand'peur, car j'étois seul & ne pouvois me faire comprendre de personne. Les habitués du lieu m'inspiroient peu de confiance : de toute la nuit à peine fermai-je l'œil. La longueur du pont de pierre qui traverse le Rhône est d'environ 1300 de mes pas ; au milieu est une avance qui porte une chapelle. Le pavé est formé de petites dalles blanches & polies, de forte

qu'au lieu de passer à cheval, il est plus prudent de conduire sa monture par la bride. On disoit qu'il étoit impossible de ne pas rencontrer sur ce pont deux moines, deux ânes & deux ribaudes. Les ribaudes étoient sous la protection du pape, lui payant tribut; elles occupoient toutes les maisons de deux rues assez longues; quelques-unes de ces filles, richement accoutrées, se tenoient en montre, invitoient les passans à entrer, voire les accostoient brusquement. Elles avoient une supérieure nommée par dérision l'Abbesse. Dans la même ville se trouve le palais qui a servi de résidence aux papes, lorsqu'ils transportèrent leur siège de Rome à Avignon. Au haut de l'édifice on montre une cage de fer: on y avoit enfermé un chrétien réformé; il y resta longtemps exposé à toutes les intempéries; enfin, récemment, la mort l'avoit délivré de ce supplice.

Le lendemain matin je me levai de bonne heure. J'étois au désespoir de ne connoître personne; j'ignorois ce que mon compagnon étoit devenu. Il me prit une telle envie de retourner au pays, que je me rendis à l'écurie où, le bras autour du cou de mon cheval, je me mis à pleurer. La pauvre bête, qui se trouvoit là toute seule, hennissoit & sembloit demander de la compagnie; on eût dit que notre abandon lui pesoit autant qu'à moi. Je fortis & me dirigeai vers un rocher qui surplombe le Rhône. J'étois navré de me sentir ainsi délaissé. Je soupçonnois  
maître

maître Michel d'être parti sans moi pour Montpellier. De noires pensées me montèrent au cerveau ; je déchirai & secouai dans le fleuve de jolis couffinets, d'un goût charmant, que j'avois achetés en route pour les expédier à la maison. Mais Dieu me vint en aide : j'entrai dans une église, c'étoit dimanche, on chantoit, les orgues jouoient. Cette musique me rasséra un peu. Je regagnai mon hôtellerie où je ne fis pas grand honneur au dîner ; je me jetai sur mon lit & ne tardai pas à m'endormir, par suite de l'accablement sans doute, car la sieste n'étoit pas dans mes habitudes. Vers le soir je me rendis à vêpres afin d'entendre de la musique ; je m'assis tout triste dans un coin. De retour au logis, je trouvai le valet de maître Michel qui m'avertissoit d'être prêt de bonne heure le lendemain. Je lui mandai que pour rien au monde je ne voulois passer une seconde nuit au *Coq*, craignant d'être assassiné par les mariniers. Il me fit donc venir chez son ami le maître monnoyeur, & après y avoir soupé, je me trouvai en meilleure disposition d'esprit.

Au matin je retournai à l'auberge en traversant le pont du Rhône. L'hôtesse écrivit avec de la craie sur une planche ce que je lui devois, tout en récitant en latin un *pater noster*. Force me fut de payer sans discussion : comment, en effet, me serois-je expliqué ? Je selle ma monture, maître Michel arrive & nous partons. Tout d'un coup mon cheval commence à boîter affreuse-

ment; grand est mon effroi, déjà je me vois contraint de rester à Avignon. Je mets pied à terre & m'aperçois qu'une pierre s'est logée sous le fer; je l'enlève & l'animal reprend son allure accoutumée. Après avoir passé en bac une rivière nommée Gard, nous nous arrêtàmes vers midi à Sérignac. La fille de l'hôte voulut m'embrasser: je m'en défendis, ce qui fit rire, car l'usage est de fouhaïter la bienvenue par un baiser.

Le jour suivant nous arrivâmes à Chambéry; les Allemands qui habitent Montpellier ont la coutume, quand part un des leurs, de l'accompagner jusque là. Bientôt nous atteignîmes une hauteur, sur laquelle étoit plantée une croix, & j'aperçus pour la première fois la ville de Montpellier ainsi que la mer. Nous traversâmes le pont qui est proche de l'hôtellerie de Castelnau. Dans le voisinage se trouve le champ des exécutions; des quartiers de chair humaine pendoient aux oliviers, ce qui me causa une impression étrange. Nous entrâmes donc à Montpellier au milieu du jour. C'étoit un dimanche. Tout en chevauchant, je priai Dieu de m'accorder sa grâce & de me permettre, mes études finies, de regagner en bonne santé mon pays & la maison paternelle.

Nous croisâmes dans la rue un imposant cortège de bourgeois, soit nobles, soit roturiers. Affublés de chemises blanches, ils marchaient accompagnés de ménétriers & de porte-bannière; ils tenoient à la main des jattes d'argent remplies de sucreries, de dragées, & ils frap-

poient dedans avec une cuiller du même métal; celle-ci leur servoit à offrir les friandises à toutes les jolies filles qu'ils trouvoient sur leur passage. Cette vue me ragaillardit quelque peu. Après m'avoir indiqué la maison de M. Laurent Catalan, apothicaire, qui étoit située au coin de la place, maître Michel me quitta pour gagner son domicile.

M. Laurent & sa femme regardoient le divertissement devant leur officine, fermée puisque c'étoit dimanche. Laurent fut surpris de me voir arrêter court mon cheval, & encore plus de me voir mettre pied à terre. L'interpellant en latin, je lui présentai la lettre de mon père qui contenoit toutes les explications nécessaires, & celle du D<sup>r</sup> Wolfius, ancien précepteur des fils de Catalan. Ce dernier poussa un soupir, ordonna de conduire mon cheval à l'écurie de son beau-père, qui étoit un Maran; & aussitôt arriva Jean Odratzheim, Strasbourgeois qui servoit dans la pharmacie; il me souhaita la bienvenue & me fit monter.

Mon voyage avoit duré vingt jours. Ma dépense s'élevoit à 10 livres, 12 schellings, 10 deniers, y compris l'entretien du cheval, les pourboires, les droits de passage sur les rivières.